

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE

Naturaliste Canadien

Vol. IV.

Québec, JUIN, 1872.

No. 6.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

FAUNE CANADIENNE.

LES OISEAUX.

(Continuée de la page 132).

Sous-famille des PASSERELLINES. *Passerellinæ*.

Bec conique, droit; mandibules égales; ailes plus longues que la queue, atteignant presque le milieu de sa partie exposée. Ongle postérieur plus long que son doigt. Tarses plus longs que le doigt du milieu.

Cette sous-famille, qui se borne à un seul genre dans notre faune ne renfermant aussi qu'une seule espèce, se distingue des précédentes particulièrement par la longueur des doigts latéraux et de tous les ongles.

Genre PASSERELLE. *Passerella*, Swainson.

Bec conique, droit, sans échancrure. Ailes longues, pointues, atteignant le milieu de la queue, les 2^e et 3^e rémiges les plus longues; la 1^{ère} égale à la 5^e; les tertiaires ne dépassant pas les secondaires. Queue à peine plus longue que les ailes, presque carrée. Ongles longs, modérément recourbés, le postérieur un peu plus long que celui du milieu et presque égal à son doigt.

La Passerelle fauve. *Passerella iliaca*, Swains. *Fringilla*, Merrem. *Emberiza pratensis*, Vieillot.—Vulg. *Pinson fauve*; Angl.

Fox-colored Sparrow.—Longueur 7 pouces ; ailes $3\frac{1}{2}$; queue $3\frac{1}{4}$ pouces. Dessus d'un brun cendré, chaque plume avec une grande tache rougeâtre ; ces taches moins apparentes sur la tête et le croupion. Queue avec ses couvertures et les ailes d'un roux brillant. Dessous blanc, avec la partie supérieure de la poitrine, les côtés de la gorge et du corps, portant des taches triangulaires rousses et quelques autres plus petites noirâtres sur le milieu de la poitrine. Bords intérieurs des rémiges et des pennes caudales teints de roux. Une tache rousse sur les joues.

P. et C. Ce Pinson, supérieur en taille au Pinson chanteur, se montre d'ordinaire peu nombreux aux bords des bois où il niche dans les broussailles.

Sous-famille des SPIZINES. *Spizinae*.

Bec variable, toujours large et très courbé, quelquefois d'un volume énorme ; mâchoire inférieure se prolongeant en arrière, ordinairement plus large que la supérieure ; narines découvertes. Queue variable. Bec généralement rouge ou noir. Base du bec portant des soies. Rarement avec des stries en dessous.

Trois genres dans notre faune, ne comprenant chacun qu'une seule espèce.

Tête sans huppe ;

Bords extérieurs des pennes caudales très larges. *Guiraca*.

Bords extérieurs les pennes caudales étroits... *Cyanospiza*.

Tête huppée..... *Cardinalis*.

1. Gen. GUIRACA, Swainson.

Bec très fort, presque aussi haut que long, recourbé, à bord tranchant. Mâchoire inférieure se prolongeant en arrière, plus large que la supérieure. Ailes longues, atteignant le milieu de la queue ; la 2e rémige la plus longue, la 1ère plus courte que la 4e. Queue presque égale, plus courte que les ailes. Tarses plus courts que le doigt du milieu.

Le Pinson de la Louisiane. *Guiraca Ludoviciana*, Swains. *Loxia*, Linn. *Fringilla*, Aud. *Pyrrhula*, Sab. *Coccothraustes rubricollis*, Vieill.—Vulg. *Le Gros bec à gorge rose* ; Angl. *Rose-breasted Grosbeak*.—Longueur $8\frac{1}{2}$ pouces ; ailes $4\frac{1}{4}$; queue $3\frac{1}{2}$ pouce. Parties supérieures avec la tête et le cou tout autour généralement d'un noir

brillant. Un large croissant à travers la partie supérieure de la poitrine se rétrécissant en s'étendant vers le ventre, avec les couvertures alaires, d'un beau carmin. Le reste des parties inférieures, le croupion, les couvertures supérieures de la queue, le milieu des couvertures alaires, la moitié basilaire des primaires et des secondaires, avec une large tache vers la fin du bord interne des trois pennes caudales extérieures, d'un blanc pur.

La femelle sans noir ni rouge, est d'un brun jaunâtre avec des stries plus foncées; la tête porte une bande blanche au milieu, et une ligne de même couleur au dessus des sourcils. Dessous d'un brun sale.

P. et R. Ce brillant Pinson, qui ne le cède en éclat qu'au Cardinal et au Tangara, se rencontre assez rarement en Canada. Il a à peu près les mêmes habitudes que le Gros bec des Pins, mais il recherche d'avantage la solitude; on ne le rencontre guère que dans les buissons solitaires assez éloignés des habitations.

2. Gen. CYANOSPIZA. Baird.

Bec comprimé, haut, recourbé, à commissure concave. Ailes longues et pointues, atteignant près du milieu de la queue; les 2^e et 3^e rémiges les plus longues. Queue un peu étroite, plus courte que les ailes, presque égale. Tarses à peu près égaux au doigt du milieu. Ongles tous très recourbés et aigus.

Le Pinson bleu. *Cyanospiza cyanea*, Baird. *Tanagra*, Linn. *Emberiza*, Gm. *Fringilla*, Wils. *Passerina*, Vieill.—Vulg. Le Ministre; L'Oiseau bleu; Angl. Indigo Bird. — Longueur 5 $\frac{1}{4}$ pouces; ailes 3; queue 2 $\frac{3}{4}$ pouces. Bleu, la tête, la gorge et le milieu de la poitrine avec teinte d'outre mer, le reste lavé de verdâtre. Les lores avec le menton d'un noir velouté. Les plumes des ailes brunes, bordées extérieurement de bleuâtre foncé.

La femelle brune en dessus, blanchâtre en dessous, avec stries ou taches de jaunâtre obscur. Les jeunes mâles presque semblables aux femelles.

P. E. et C. Ce superbe Pinson se rencontre communément au printemps et en été. Il niche souvent dans les arbrisseaux près des ruisseaux et des rivières.

3. Gen. CARDINAL. *Cardinalis*, Bonap.

Bec très fort, légèrement recourbé, à commissure

sinuée. Ailes moyennes, atteignant le tiers de la partie exposée de la queue; les 4 rémiges extérieures graduées, la 1ère égale aux secondaires. Queue longue, plus longue que les ailes, considérablement arrondie. Tête munie d'une huppe.

Le Cardinal de Virginie. *Cardinalis Virginianus*, Bonap. *Coccothraustes*, Briss. *Loxia cardinalis*, Linn. *Pitylus cardinalis*, Aud. *Grosbec de Virginie*, Buff.—Angl. *Red Bird*; *Cardinal*.—Longueur $8\frac{1}{2}$ pouces; ailes $3\frac{3}{4}$; queue $4\frac{1}{2}$ pouces. D'un rouge vermillon brillant, plus foncé sur la queue, le croupion et le dos. La tête portant une huppe aplatie de la même couleur. Bec rouge. Une bande étroite autour de la base du bec, avec le menton et la partie supérieure de la gorge, noires.

La femelle d'un rouge un peu brun, le dos d'un olive léger, la tête avec une teinte de jaunâtre: le dessous jaune.

P. et RR. Ce magnifique oiseau quoique rare se rencontre cependant presque chaque année dans le voisinage de Québec. Voir pour son histoire le 1er vol. du NATURALISTE, page 225.

PETITE FAUNE ENTOMOLOGIQUE

DU

CANADA.

Comme un des plus grands obstacles, en ce pays, à l'étude de l'histoire naturelle, est le manque d'ouvrages traitant spécialement des productions naturelles de cette partie du nouveau continent, nous voulons faire suivre les principes généraux de la science entomologique que nous avons donnés, d'une petite faune de nos insectes, afin que les amateurs puissent y trouver un moyen de reconnaître, par l'application, les principes que nous avons posés, en même temps qu'une méthode pour coordonner les collections qu'ils ne doivent pas manquer de commencer dès le début, s'ils veulent faire connaissance avec ce monde des

infiniment petits, et se rendre familières les règles qui régissent leur organisation, leur vie, leurs mœurs, leurs transformations, leur habitat, etc. Sans collectionner, inutile de viser à devenir, nous ne dirons pas une autorité dans la science qui a fixé votre choix, Entomologie, Conchyologie, Botanique etc., mais pas même un amateur éclairé en fait de ces sciences.

Nous intitulos ces études sur nos insectes PETITE FAUNE, par ce que nos études, nos observations, et les matériaux à notre disposition ne nous permettraient pas encore de pousser nos prétentions jusqu'à devenir l'auteur d'une véritable faune Entomologique de notre pays; et d'ailleurs, les quelques pages de notre publication que nous réservons à ces articles seraient bien insuffisantes pour l'étendue qu'exigerait un tel ouvrage.

Tous les jours nous recevons des demandes comme celles-ci: Par quel moyen parvenir à l'identification des insectes que je rencontre? Ou pourrais-je en trouver des descriptions exactes? Quel ouvrage me procurer dans ce but? etc. Et nous sommes forcé de répondre: La Faune Entomologique de l'Amérique est encore à faire; les faunes Européennes, quoique très utiles à ceux qui écrivent sur la matière, sont d'un faible secours pour les amateurs qui voudraient parvenir en peu de temps à l'identification de tel ou tel insecte qu'ils peuvent rencontrer. Il existe, il est vrai, une foule d'écrits sur les insectes de l'Amérique, mais ces écrits sont éparpillés et distribués par parties dans un grand nombre de publications périodiques fort dispendieuses, et qui, par faute de méthode et pour n'être pas exclusivement consacrées à l'Entomologie, rendent les recherches très difficiles et souvent même impossibles; ajoutons qu'à peu d'exceptions près, ces écrits sont tous en langue anglaise. Les quelques monographies Américaines qui ont été publiées jusqu'à ce jour, se bornent, le plus souvent, à une seule famille ou à un seul groupe, souvent même à un seul genre, et les descriptions d'espèces étant très souvent détachées de celles de leurs genres, et faites sans aucune liaison avec leurs voisins, l'identification, la plupart du temps,

devient un travail long, difficile et très peu sûr. Bornant nos études aux seuls insectes du Canada, nous espérons pouvoir offrir à nos lecteurs, au moyen des clefs et des descriptions succinctes que nous donnerons, une voie assez sûre d'identifier la plupart de nos insectes, si non, de pouvoir du moins, assez facilement, déterminer la place que tel ou tel spécimen qu'ils pourraient capturer, et dont nous n'aurions pas donné la description, devrait occuper dans leur collection.

Les tables et clefs analytiques que nous donnerons seront trouvées, nous ne l'ignorons pas, défectueuses dans bien des cas ; cependant, employées pendant plusieurs années, nous leur avons fait subir maintes et maintes corrections pour les rendre de plus en plus sûres, et toutes défectueuses qu'elles restent encore, elles nous ont toujours été d'un très grand secours.

Nous commencerons par les Coléoptères, et nous passerons successivement aux autres ordres, s'il nous est donné de pouvoir nous y rendre.

1 Ordre. LES COLÉOPTÈRES.

Le mot Coléoptère vient de deux mots grecs, *koleos*, qui signifie étui, et *pteron*, aile. Ces insectes ont à la vérité quatre ailes ; mais les supérieures, qui sont dures, coriaces, épaisses, sont plutôt des étuis qui servent à protéger les inférieures, que de véritables ailes ; aussi ces étuis ne servent-ils de rien dans le vol.

Cette consistance cornée des ailes supérieures, qui donne à tout l'insecte une apparence plus ou moins solide, permet à première vue, de distinguer les Coléoptères de tous les autres ordres. On donne vulgairement le nom de *barbeaux* à tous les Coléoptères, les Anglais les appellent *beelles*, et souvent aussi, mais très improprement, *bugs*.

La tête, dans les Coléoptères, est unie aux thorax par une membrane plus ou moins flexible. Elle varie beaucoup dans sa forme, le plus souvent elle est enfoncée dans la partie antérieure du prothorax, mais elle est aussi quelquefois rétrécie en cou en arrière des yeux.

Les yeux qui sont aussi de forme très variable, sont composés d'un grand nombre de petites lentilles réunies. Les ocelles ne se montrent que dans un très petit nombre d'espèces.

Les antennes affectent une très grande variété de formes, elles sont filiformes, serrées, pectinées, en massue, moniliformes, capitées, lamellées, etc. Elles sont insérées au devant des yeux, un peu au-dessus de la base des mandibules.

Les organes buccaux se composent d'un labre, d'une paire de mandibules, d'une paire de mâchoires armées chacune d'un palpe, et d'une lèvre inférieure portant aussi deux palpes.

Le menton qui est ordinairement assez petit, est souvent échancré en avant, portant au milieu de cette échancrure une dent qui est souvent bifide au sommet. La forme de cette dent sert souvent dans la distinction des genres.

Les trois segments du thorax, qui portent chacun une paire de pattes, varient beaucoup en étendue et en forme. Le prothorax est toujours séparé du mésothorax et se meut indépendamment des deux autres segments, qui sont recouverts par la base des élytres.

Les épimères du prothorax atteignent quelquefois la hanche, et quelquefois elles s'en trouvent séparées par les épisternes ; c'est là un caractère important dans la classification.

Les élytres ou ailes supérieures, qui sont toujours plus ou moins cornees, sont portées par le mésothorax.

Les ailes inférieures, membraneuses, que porte le métathorax, après s'être plissées dans le sens de leur longueur, se replient ensuite en travers pour se loger sous les élytres dans le repos. Elles manquent dans quelques espèces.

Les pattes qui sont très variables dans leur forme, portent aux tarses tantôt cinq articles, tantôt quatre, et d'autrefois trois seulement. Ce caractère est d'un grand usage dans la distinction des genres, et même des familles.

L'abdomen n'a jamais plus de neuf segments, et les

arceaux dorsaux sont unis aux ventraux par une membrane qui porte les stigmates.

Tous les Coléoptères sont à métamorphoses complètes. Les larves sont ou hexapodes ou apodes ; elles ont toujours la tête bien distincte du reste. Les nymphes sont inactives et enveloppées d'une membrane assez lâche pour laisser voir les organes de l'insecte parfait.

De tous les insectes, les Coléoptères sont de beaucoup les plus nombreux et ceux qui ont été les plus étudiés. On ne porte pas à moins de 120,000 le nombre des espèces connues. De ce nombre l'Amérique boréale pourrait en réclamer environ 2,500, et le Canada en particulier à peu près 1,500, réparties en 54 familles distinctes.

La table systématique qui suit peut servir à distinguer ces familles les unes des autres.

Table systématique des familles des Coléoptères.

N. B.—Si la réponse à chaque proposition émise suivant le chiffre d'ordre est affirmative, vous devez passer au numéro suivant, jusqu'à ce que vous parveniez à un nom de famille ; mais si cette réponse est négative, il faut passer au numéro indiqué dans la parenthèse pour continuer le même procédé.

Le chiffre romain à la suite du nom de chaque famille indique le numéro d'ordre de chacune de ces familles.

PENTAMÈRES.

- 1 (66) Cinq articles à tous les tarses ;
- 2 (9) Premier segment abdominal visible seulement aux côtés ;
- 3 (6) Jambes propres à la marche ;
- 4 (5) Antennes insérées sur le front..... CICINDÉLIDES I.
- 5 (4) Antennes insérées sous un rebord de la tête. CARABQUES II.
- 6 (3) Jambes propres à la nage ;
- 7 (8) Deux yeux ; antennes grêles..... DYTISCIDES III.
- 8 (7) Quatre yeux ; antennes courtes, irrégulières. GYRINIDES IV.
- 9 (2) Premier segment abdominal visible au milieu et aux côtés ;
- 10 (21) Segments dorsaux recouverts par les élytres, demi membraneux ;
- 11 (47) Antennes sans massue lamellée ; jambes non fouisseuses ;
- 12 (35) Segments ventraux libres ;
- 13 (51) Antennes en massue plus ou moins distincte, mais non lamellée ;

- 14 (41) Tarses de cinq articles;
- 15 (16) Palpes longs, les labiaux très distants. HYDROPHILIDES V.
- 16 (15) Palpes labiaux se touchant à la base;
- 17 (24) Hanches antérieures grandes, coniques, proéminentes, à cavités
ouvertes en arrière;
- 18 (27) Hanches postérieures proéminentes, un peu coniques, sans sillon
pour recevoir les cuisses;
- 19 (20) Yeux nuls, ou finement granulés..... SILPHIDES VI.
- 20 (19) Yeux fortement granulés..... SCYDMENIDES VII.
- 21 (10) Segments dorsaux à découvert, entièrement cornés;
- 22 (23) Abdomen non flexible; segments ventraux
5 ou 6 PSÉLAPHIDES VIII.
- 23 (22) Abdomen flexible; segments ventraux 8..... STAPHYLINIDES IX.
- 24 (23) Hanches antérieures transverses, non proéminentes;
- 25 (14) Hanches postérieures aplaties, sans sillon pour recevoir les cuisses;
- 26 (30) Antennes géniculées. HISTÉRIDES X.
- 27 (43) Hanches postérieures ovales, non proéminen-
tes, sans sillons; dernier segment ventral long. SCAPHIDIDES XI.
- 28 (10) Hanches antérieures ovales ou arronlies, non proéminentes;
- 29 (37) Hanches postérieures aplaties; 1er anneau
ventral le plus grand..... PHALACRIDES XII.
- 30 (26) Antennes droites;
- 31 (34) Tarses plus ou moins dilatés;
- 32 (33) Cinquième article des tarses plus court que tous
les autres réunis..... XITIDULIDES XIII.
- 33 (32) Cinquième article des tarses plus long que tous
les autres réunis..... MONOTOMIDES XIV.
- 34 (31) Tarses non dilatés, 1er article court..... TROGOSITIDES XV.
- 35 (45) Les 4 premiers segments ventraux unis; tarses à 4 articles;
- 36 (46) Antennes régulières; jambes non fouisseuses. COLYBIDES XVI.
- 37 (29) Hanches postérieures légèrement proéminentes; segments ven-
traux sub-égaux;
- 38 (39) Hanches intermédiaires distantes des anté-
rieures CECIDIDES XVII.
- 39 (38) Hanches intermédiaires et antérieures conti-
gues CRYPTOPHAGIDES XVIII.
- 40 (28) Hanches antérieures coniques, leurs cavi-
tés confluentes, fermées en arrière.... DÉRODONTIDES XIX.
- 41 (42) Tarses de 3 articles..... LATRIDIDES XX.
- 42 (14) Tarses de 4 articles. MYCÉTOPHAGIDES XXI.
- 43 (18) Hanches postérieures avec un sillon pour
recevoir les cuisses..... DERMESTIDES XXII.
- 44 (25) Hanches postérieures avec un sillon pour
recevoir les cuisses..... BYRRIDES XXIII.

45 (50)	Les 3 premiers segments ventraux unis ; tarses à 5 articles, le dernier très long.	PARNIDES	XXIV.
46 (36)	Antennes irrégulières, jambes fouisseuses.	HÉTÉROCERIDES	XXV.
47 (11)	Antennes à massue lamellée ; jambes fouisseuses ;		
48 (49)	Articles de la massue fixes.	LUCANIDES	XXVI.
49 (48)	Articles de la massue mobiles	SCARABÉIDES	XXVII.
50 (35)	Les 2 premiers segments ventraux unis ; antennes dentées	BUPRESTIDES	XXVIII.
51 (13)	Antennes plus ou moins dentées, sans massue régulière ;		
52 (57)	Hanches postérieures avec un sillon pour recevoir les cuisses ;		
53 (51)	Hanches antérieures globuleuses	ELATÉRIDES	XXIX.
54 (53)	Hanches antérieures transverses ou coniques ;		
55 (63)	Tête non rétrécie en arrière ;		
56 (64)	Épimères du mésothorax atteignant les hanches	DASYLLIDES	XXX.
57 (52)	Hanches postérieures sans sillon ;		
58 (62)	Tarses non lobés ; hanches postérieures plus ou moins proéminentes ;		
59 (65)	Hanches antérieures longues, avec un trochantin ;		
60 (61)	Segments ventraux 7 ou 8	LAMPYRIDES	XXXI.
61 (60)	Segments ventraux 6, ou 5 en apparence.	MALACHIDES	XXXII.
62 (58)	Tarses avec lobes membraneux ; hanches postérieures aplatis	CLÉRIDES	XXXIII.
63 (55)	Tête brusquement rétrécie en arrière	CUPÉSIDES	XXXIV.
64 (56)	Épimères du mésothorax n'atteignant pas les hanches	PLINIDES	XXXV.
65 (59)	Hanches antérieures arrondies, sans trochantin	PTINIDES	XXXV.

HÉTÉROMÈRES.

66 (59)	Quatre articles aux tarses postérieurs, 5 aux 2 autres paires ;		
67 (72)	Cavités coxales antérieures fermées en arrière ;		
68 (70)	Crochets des tarses simples ;		
69 (71)	Pénultième article des tarses muni d'une brosse	TÉNEBRIONIDES	XXXVI.
70 (68)	Crochets des tarses pectinés	CISTÉLIDES	XXXVII.
71 (69)	Pénultième article des tarses muni d'une brosse	LAGRIDES	XXXVIII.
72 (67)	Cavités coxales antérieures ouvertes en arrière ;		
73 (78)	Tête non fortement rétrécie en arrière ;		
74 (76)	Hanches intermédiaires coniques, fortes ;		
75 (77)	Prothorax à bords latéraux distincts.	MÉLANDRIIDES	XXXIX.
76 (74)	Hanches intermédiaires peu proéminentes ; tête horizontale	PYTHIDES	XL.
77 (75)	Prothorax sans bords latéraux distincts.	CÉDÉMÉRIDES	XLI.
78 (73)	Tête fortement rétrécie en arrière des yeux ;		

79 (80) Tête graduellement rétrécie en arrière des yeux.....	CÉPHALOÏDES	XLII.
80 (79) Tête brusquement rétrécie en arrière des yeux ;		
81 (82) Prothorax à sutures latérales distinctes, sa base de la longueur des élytres ...	MORDELLIDES	XLIII.
82 (81) Prothorax sans sutures latérales distinctes ;		
83 (83) Prothorax plus étroit que la base des élytres ;		
84 (85) Hanches postérieures non proéminantes.	ANTHICIDES	XLIV.
85 (84) Hanches postérieures fortes, proéminentes ;		
86 (87) Crochets des tarsi simples	PYROCHROIDES	XLV.
87 (86) Crochets des tarsi fendus ou dentés ...	MÉLOÏDES	XLVI.
88 (83) Prothorax aussi large que la base des élytres.....	RHIPIPHORIDES	XLVII.

TÉTRAMÈRES.

89 (96) Quatre articles à tous les tarsi ;		
90 (91) Tête prolongée antérieurement en rostre.	CURCULIONIDES	XLVIII.
91 (90) Tête non prolongée antérieurement en rostre ;		
92 (94) Antennes avec une massue, ou du moins épaissies à l'extrémité ;		
93 (95) Tête terminée par un museau arrondi ...	SCOLYTIDES	XLIX.
94 (92) Antennes filiformes à l'extrémité, longues	CÉRAMBYCIDES	L.
95 (93) Tête non terminée par un museau ; labre distinct.....	CHRYSOMÉLIDES	LI.

TRIMÈRES.

96 (1) Trois articles aux tarsi ;		
97 (100) Antennes grossies à l'extrémité, plus courtes que la tête et le pro- thorax réunis ; corps hémisphérique ou racourci ;		
98 (99) Palpes maxillaires sécuriformes.....	COCCINELLIDES	LII.
99 (98) Palpes maxillaires filiformes ou seule- ment grossis.....	ENDOMYCHIDES	LIII.
100 (97) Antennes ordinairement plus longues que la tête et le prothorax réunis ; en massue perfoliée.....	EROTYLIDES	LIV.

(A continuer).



VOYAGE A LA FLORIDE.

(Continué de la page 169).

Jesup est peut-être le plus maussade endroit qu'on puisse voir. Son village se compose de 7 à 8 maisons, au milieu d'une plaine tellement basse qu'on pourrait la prendre pour un marais. Nous voyons de l'hôtel la Lune se refléter dans des flaques d'eau à travers des broussailles, et des Pins gigantesques découper leurs silhouettes fantastiques sur la terre blanche de la voie. Nous entendons de plus un concert de batraciens, comme il ne nous avait encore jamais été donné d'en entendre, et parmi lesquels nous distinguons surtout des notes nouvelles pour notre oreille, se rapportant plus au bêlement des brebis qu'au croassement des Grenouilles de nos contrées. Nous ignorons le nom des heureux amphibiens doués de si stridulants gosiers, et leur chanson, pour n'avoir rien de mélodieux, n'en est pas moins une nouveauté pour nous que nous nous empressons de noter.

Aussitôt les chars partis, l'opérateur du télégraphe qui prenait ici sa pension, vint nous trouver, et nous passâmes la soirée à converser ensemble.

—Avez-vous pris part à la dernière guerre, lui demandâmes nous ?

—Mais, oui ! et mes aventures sont des plus variées.

—Oh ! de grâce, racontez-nous cet odyssée.

—J'ai fait d'abord partie d'un régiment de cavalerie. J'ai pris part à plusieurs escarmouches dans la Virginie. A la bataille de—(nous avons oublié le nom) un éclat d'obus vint traverser mon cheval d'outre en outre en m'at. taquant un peu le talon. Renversé avec mon coursier, je perdis connaissance dans ma chute. Lorsque la connaissance me revint, je me trouvai tirailé par 4 bras vigoureux qui s'efforçaient de me dégager la jambe de dessous mon cheval où elle était prise. Les sourds grondements des

pièces d'artillerie étaient tellement éloignés que le concert des plaintes et des cris des mourants autour de moi, les dominait complètement. Transporté à l'ambulance sur une civière, les chirurgiens voulurent à peine regarder ma blessure lorsqu'ils vinrent à moi ; ce n'est rien dirent-ils, passons à un autre. De fait, je me sentais tout le corps moulu de contusions, mais je ne voyais nulle part rien de grave ; ma blessure au talon n'était qu'une légère écorchure des chairs seulement. Après m'être réconforté par un bon repas, et avoir passé une bonne nuit, je me dis qu'il fallait à tout prix m'échapper de là, et aller rejoindre mon régiment. Je me dirigeai donc en boitant sur le champ de bataille de la veille ; je poussai ma course assez loin. Comme les gardiens se trouvaient éloignés, j'avisai un soldat du Nord étendu sur le sol, et le dépouillai de son uniforme pour m'en revêtir, afin de n'être pas reconnu ; puis, poursuivant ma course, je m'éloignai encore d'avantage ; si bien que je me trouvai à peu près seul sur le bord de la rivière que je cotoyais. Je savais qu'une fois de l'autre côté de cette rivière, il me serait assez facile de parvenir au delà du cercle des troupes du Nord. Je jetai donc là ma capote du Nord et m'élançai à la nage, malgré la faiblesse que j'éprouvais encore. Je parvins heureusement de l'autre côté, et après une journée de marche à travers des brêts inconnues, je rencontrai des détachements de nos armées. Comme ma faiblesse requérait un peu de repos, on me dirigea sur la Géorgie, et à peine rétabli, on me nomma capitaine de la garnison d'Andersonville.

—Oh ! vous avez eu un commandement à Andersonville ; nous avons visité cette place ; et les Pins et les pieux encore debout qui ont été témoins de scènes de barbarie qui se sont passées là, semblent répéter : honte ! infamie ! à ceux qui ont violé les lois de l'humanité jusqu'à ce point.

—Mais que voulez-vous qu'on fit ? Les prisonniers nous arrivaient par milliers, et nous n'avions ni casernes, ni prisons pour les recevoir ; on les a mis dans cet enclos. Allait-on les libérer ?

—Sans doute, si vous n'étiez pas capables de les garder.

Les droits de la guerre permettent de donner la mort à l'ennemi qui a les armes à la main sur le champ de bataille, mais hors de là l'humanité reprend tous ses droits, et en aucune circonstance il n'est permis de priver un homme de sa liberté pour le faire périr de faim et de misère.

—Les prisonniers d'Andersonville ont été traités du mieux en notre pouvoir ; la confusion, le manque d'organisation etc., ont pu être fatals pour plusieurs, mais la mort de personne n'a été le résultat d'un calcul.

—Sans calcul, ou plutôt par manque de calcul, ces malheureux n'en sont pas moins morts ; et leur mort sera pour toujours une tache dans la conduite des chefs de la Sécession, qui se sont distingués, dans d'autres circonstances, par une conduite tout à fait honorable.

De la guerre, la conversation s'étendit sur cent autres sujets, et vingt fois nous avons été frappé des idées extravagantes de ce fameux opérateur sur les questions de tout ordre. En véritable Américain qui a fouillé partout, mais n'a rien approfondi, il avait des absurdités à débiter sur tous les sujets. Nous avons déjà raconté avec quel sang-froid ce nouveau naturaliste nous expliquait que les Opossums mettaient leurs petits au monde par les narines, et ses opinions sur maintes autres questions étaient à peu près de la même force.

Pour lui, les nègres n'étaient pas même une espèce distincte du genre Homme, mais c'étaient bel et bien des bêtes, qui n'avaient pas plus d'âme que les mulets et les chiens. Noe en avait fait entrer un couple dans l'arche, comme il le fit pour tous les autres animaux, etc., etc. Il était près de minuit, lorsque nous songeâmes à rentrer, pour nous retirer dans nos chambres à coucher ; la soirée était si belle, la lune si brillante, et les absurdités que débitait notre homme sur la philosophie, la morale, la politique, la géologie, etc. piquaient si vivement notre curiosité, que les heures s'étaient écoulées sans que nous ayions pu en apprécier la durée.

Mardi, 6 Juin.—Nous comptions que la fatigue de la

route et la longue veillée au clair de lune allaient si bien nous disposer au sommeil que nous pourrions regretter la courte durée du reste de la nuit, mais il en fut tout autrement; nous avons compté sans les hôtes qui n'étaient pas seulement nos voisins, mais cohabitaient dans une même chambre avec nous. Il n'y avait pas encore dix minutes que nous étions au lit, que nous nous aperçûmes que nous n'étions pas seul dans notre chambre. Des piqûres et des grattements assez désagréables nous annoncèrent une légion de ces hémiptères dont l'odeur suffirait seule pour les faire exécuter, quand bien même ils ne chercheraient pas à se gorger de notre sang. La lumière nous en montre des milliers de tout âge, décrivant des zigzags sur nos couvertures et nos oreillers à la recherche de leur pâture. Nous en faisons un massacre horrible; mais nous avons à peine repris notre lit, que de nouvelles légions venaient remplacer celles que nous avons fait disparaître; impossible de se livrer au sommeil. Aussi, il n'était pas encore 4 h., que nous soustrayant à ce martyre, nous étions déjà rendu dans le bois, à la recherche des fleurs et des insectes.

Le temps est magnifique ce matin, quoique la chaleur soit un peu forte et l'atmosphère un peu lourde. Comme nous sommes ici au milieu d'une plaine un peu basse, nous trouvons une foule de plantes que nous n'avions pas encore rencontrées, du moins au temps de leur floraison. C'est entre autres: *Hibiscus aculeatus*, *Centrosema virginiana*, *Hypericum myrtifolium*, *Aletris farinosa*, *Kalmia hirsuta*, *Gerardia fasciculata*, *Crotalaria sagittalis* et *parviflora*, *Azalea viscosa*, etc., etc. L'*Arum dracontium* montre çà et là ses spathes à couleur sombre, et les *Sarracenia purpurea* et *psittacina* se détachent en mille endroits de l'herbe courte qui tapisse le sol là où prévaut l'humidité. Le Palmier nain, *Chamcrops serrulata*, qui est ici très abondant, est partout en pleine floraison. Ses fleurs blanches, petites, à odeur suave, se rangent en une panicule diffuse, qui assez souvent se couche sur le sol; elles attirent une foule d'insectes, particulièrement des Hyménoptères, dont nous faisons d'abondantes captures. Nous trouvons aussi en fleur le Chataignier nain,

Castanea nana, qui ne dépasse pas 4 pieds en hauteur, avec le Chincapin, *Castanea pumila*, que nous avons souvent rencontré à Macon, et qui s'élève de 15 à 20 pieds.

Comme nous étions occupé à enlever l'écorce d'un tronc d'arbre étendu sur le sol, à la recherche de quelques insectes, nous aperçûmes un Scorpion, la queue relevée au-dessus de la tête, qui, sans bouger, semblait attendre notre attaque pour se défendre. C'était une femelle, car elle avait le dos chargé de toute sa famille. Nos pincettes à insectes nous en rendirent facilement maître, et nous pûmes compter 14 petits qui étaient ainsi cramponnés à son dos. Ces petits, à part la queue qui les distinguait, ressemblaient assez à de moyennes araignées. Ce Scorpion axaminé attentivement nous montra une espèce différente de celle que nous avons trouvée à Macon. En effet, cette dernière était le *Buthus Carolinianus*, Beauvais, tandis que celle que nous venions de trouver était un vrai Scorpion, *Scorpio Allenii*, Wood. Les vrais Scorpions ont trois ocelles de chaque côté de la tête, tandis que les *Buthus* n'en ont que deux. Ces derniers ont en outre les anneaux de la queue, à part le pénultième, beaucoup plus raccourcis et excavés en dessus; le pénultième égale en longueur les deux qui le précèdent. D'après le Dr. Packard, les vrais Scorpions ne se trouveraient sur le territoire des États-Unis que dans la Californie inférieure; nous sommes heureux de pouvoir constater que nous en avons rencontré en Géorgie même.

Le train revenant de la Floride à 7 h. A. M. nous rapporta notre bagage, moins notre canne qui avait pu accommoder probablement quelque dandy peu scrupuleux. Ce n'était pas tant la canne que nous regrettions que l'ajustage qu'elle portait et qui permettait d'y adapter un filet pour la chasse des insectes. Mais comme nos chasses étaient à peu près terminées dans ces contrées, nous nous résignâmes assez facilement à ce petit contre-temps.

Ayant remarqué que la voie ferrée coupait un marais tout près du village, nous dirigeâmes nos pas de ce côté là, dans l'après midi, dans l'espérance d'y rencontrer cet arbrissau à fleurs blanches, que nous avons vu en si grande

quantité le long de la route, afin de pouvoir l'identifier. Nous étions encore à quelques arpents de ce marais que nous pûmes remarquer la bande horizontale blanche que formaient ces fleurs sur le vert du feuillage des autres arbrisseaux. Avec assez de difficultés pour ne pas enfoncer dans la vase, à travers les épais arbustes qui bordent la voie, nous parvenons à en saisir quelques pieds, que nous cassons pour pouvoir les examiner plus à notre aise. Mais quelle ne fut pas notre surprise en reconnaissant que ce que nous avions pris pour la fleur, n'était que des sépales qui se développaient ainsi en forme de bractées. En effet, la fleur d'un blanc un peu verdâtre, et assez peu apparente, présente un style, 5 étamines, une corolle monopétale à 5 divisions, avec un calice à 4 et quelquefois seulement à 3 sépales, les 2 autres prenant ainsi la forme d'une large bractée, d'un blanc brillant, souvent lavé de rose, surtout à l'extrémité. Comme ces fleurs se distribuent en panicules axillaires et terminales, et que la plante produit plusieurs tiges de la même racine, ces bractées colorées se trouvent ainsi à former une masse compacte du plus bel effet, à l'endroit de chaque talle. Cet arbrisseau atteint parfois une hauteur de 12 à 15 pieds. La flore de Darby que nous avons sous la main nous permet de constater qu'il appartient à la famille des Rubiacées, et que Michaux lui a donné le nom de *Pinkneyia pubescens*. Il paraîtrait très avantageusement dans les jardins, dans les climats qui peuvent l'accomoder.

Comme nous ne voulions pas manquer notre passage aujourd'hui, dès avant 7 h. nos malles étaient prêtes, notre souper pris, et nous guettions l'arrivée des trains. A 7.45h. précises nous prenions de nouveau place dans un char en route directe pour la Floride.

LIVE-OAK, Floride, 7 Juin 1871.

Live-Oak.—Un nouveau contre temps.—Sol, plantes, insectes.

Nous voici enfin sur le territoire de la Floride. Parti de Jesup à 7.45h. hier soir, nous étions à Live-Oak à 2.30h,

ce matin ; de sorte qu'il nous serait bien difficile de donner des détails sur le trajet entre ces deux places.

Mais nous jouons de malheur, cette fois, avec les chemins de fer. Arrêté une journée, par malentendu à Jesup, voilà qu'aujourd'hui, par un nouvel arrangement des départs des trains, nous nous trouvons forcé à attendre ici jusqu'à 4 h. P. M. le train de Talahassee qui doit nous conduire à Jacksonville.

Live-Oak est une fidèle copie de Jesup ; c'est un village de quelques maisons seulement, au milieu d'une forêt de Pins. Jamais endroit n'a plus directement menti à son nom, car de Chênes ici, nous n'avons pu en voir un seul, pas plus des *virens* que des autres espèces. La rencontre du chemin de fer de la Géorgie avec celui qui va de Jacksonville à Talahassee, donne à Live-Oak toute son importance.

Nous étions à peine dans les chars hier soir, que la lourde atmosphère de la journée s'épanchait en pluies torrentielles, accompagnées d'éclairs et de tonnerre. Ce matin, le temps est encore excessivement chaud, et bien que le Soleil se montre parfois, il est suivi de trop près par de petits orages pour que nous puissions tenter la moindre excursion dans le voisinage.

Nous remarquons que le sol est tout différent ici de celui de la Géorgie ; ce n'est plus la glaise rouge qui domine, mais un sable blanc, comme on en voit en plusieurs endroits du Canada. La Sensitive, *Mimosa strigillosa*, se montre partout sur les bords des chemins ; de magnifiques talles, maintenant en fleurs, s'étalent même devant la porte de l'hôtel où nous nous trouvons. Nous en faisons vingt fois l'inspection à la recherche des insectes, mais la pluie les a fait partout fuir, nous ne saisissons que quelques Chrysomélides et deux Curculionides nouvelles pour nous.

Dès 3.30 h. P. M., nous avons pris place dans les chars ; mais par suite de mouvements sans fin d'avant et de recul, il était près de 5 h. lorsque nous laissâmes la place.

JACKSONVILLE, Floride, 8 Juin 1871.

Une Espagnole.—Aspect du paysage.—Mouches à feu; batraciens.—Un lac spontané.—Rencontre de Mgr. Vérot.—Le Rév. M. Gaboury, curé de Jacksonville.—Chênes-verts; *Tillandsia usneoides* ou crin végétal.—Jacksonville.—Mgr. Vérot.

Il était près de 11 h. P. M. lorsque nous descendîmes au *Metropolitan House* de Jacksonville. Les offices de ce jour, Fête-Dieu, avec la visite de la ville, ne nous laissèrent que fort peu de temps pour la rédaction de nos notes.

Nous n'avions pas encore quitté Live-Oak, hier, qu'une voisine de banquette, enhardie par la vue de quelques plantes que nous portions à la main, nous adressait la parole, pour nous offrir un bouquet de fleurs plus brillantes et plus remarquables que celles que nous tenions. Nous fûmes grandement surpris de sa démarche, parce qu'elle tranchait avec l'habitude générale Américaine du chacun pour soi et de ne point s'occuper des autres, mais nous fûmes encore plus étonné de l'apostrophe *father* dont elle se servit en nous adressant la parole. Nous crûmes d'abord avoir devant nous une de ces Irlandaises si sincèrement catholiques qu'elles semblent avoir le flair du prêtre, pour le distinguer sous n'importe quel déguisement; mais elle nous apprit bientôt elle-même qu'elle était d'origine Espagnole et native de St. Augustin, Floride. Elle nous parla avec de grands éloges de Mgr. Vérot, qui lui avait fait faire sa première communion, qui l'avait mariée, etc., et nous donna une foule de détails intéressants pour nous sur sa ville natale. Elle nous fit aussi connaître son mari, qui était Irlandais de nation, médecin de sa profession, et ivrogne par surcroit, pensons-nous, car il n'y avait pas encore une demi-heure que nous l'avions rencontré pour la première fois, que nous le voyions rouler ivre-mort dans l'allée du char, en interceptant le passage. Nous l'avions vu aussi caresser plusieurs fois le goulot de certaines fioles qu'il tenait à sa disposition, et probablement que parmi celles contenant des drogues pour ses patients, il s'en trouvait une avec un liquide pour le médecin lui-même.

Nous sommes à Live-Oak à peu près au milieu de la large langue de terre qui forme la péninsule de la Floride

tournant donc le dos à l'intérieur, nous nous dirigeons en droite ligne vers l'Atlantique, en suivant une direction Sud-Est.

Nous remarquons que peu à peu les forêts prennent une autre apparence que dans la Géorgie ; les Pins deviennent de plus en plus rares et sont remplacés par des Chênes, des Noyers, des Liquidambers et autres arbres à feuilles caduques. Le terrain est partout uni, et nous montre de distance en distance des mares ou petits lacs que bordent des hauteurs fort peu élevées.

L'agriculture semble être à peu près ici sur le même pied que dans la Géorgie, seulement nous remarquons que les plantations de coton y sont un peu moins communes, et par contre, les champs de maïs plus étendus et les troupeaux plus nombreux.

De petits orages qui se succèdent de temps en temps nous donnent une nuit des plus sombres, mais les mouches-à-feu, *Photynus pyralis*, se montrent en certains endroits en telle quantité, qu'elles produisent une certaine clarté. A chaque station nous sommes régalés d'un concert de Batraciens, dont ceux de Jesup ne nous avaient donné qu'une faible idée. Leur tintamare va souvent jusqu'à dominer le bruit des roues sur les rails et parvient à se faire entendre dans les chars mêmes.

A 6 $\frac{3}{4}$ h. nous passons à Lake City, qui est une ville bien peu importante, mais qui a vu, en Mars dernier, se former spontanément un lac dans ses environs de plus de deux milles de longueur, avec une profondeur de plus de 200 pieds. Cette péninsule de la Floride, avec ses terres basses, son large fleuve et ses lacs nombreux, semble avoir été formée à la rencontre du *gulf stream* avec les eaux du golfe du Mexique, par les sables que les deux courants mettaient en mouvement, et rien de surprenant que sur un terrain si peu solide, et flottant pour ainsi dire sur l'eau, il ne se rencontre des cavités souterraines qui peuvent occasionner parfois des effondrements. Le fait que le nouveau lac de Lake City se trouvait de suite peuplé de poissons, et en grand nombre, indique que la mare qui s'est convertie

en lac s'est trouvée de suite en communication directe avec quelque autre étendue d'eau assez considérable.

A la station de Baldwin, où la route que nous suivons se bifurque en un embranchement conduisant à Fernandina, sur l'Océan, plusieurs nouveaux voyageurs nous arrivent dans les chars; nous remarquons surtout un certain vieillard à dos un peu courbé, portant une chaîne d'or par dessus son habit : un jeune abbé, avec le collet romain, le suivait. Ne serait-ce point là un évêque avec son secrétaire, nous disions-nous à nous-même, lorsque notre dame Espagnole vint nous dire que c'était Mgr. Vérot, lui-même. Nous nous faisons connaître du prélat et nous lions conversation avec lui jusqu'à Jacksonville, où il se rendait aussi, et qui n'était qu'à 20 milles. Il nous présente son secrétaire, qui était un tout jeune abbé Piémontais, du nom de Spandonari, tout nouvellement arrivé d'Italie. Nous avons peine à nous entretenir avec ce dernier, car il ne sait que quelques mots d'anglais et ignore presque complètement le français, l'Italien étant à peu près la seule langue dont il sait faire usage.

Arrivés à Jacksonville, Mgr. nous invite à le suivre au presbytère. Nous ne connaissions que de nom M. Gaboury, le curé de Jacksonville, mais nous étions sûr qu'en sa qualité de Canadien, il nous offrirait avec plaisir cette hospitalité que le clergé du Canada pratique partout, d'une façon si fraternelle et si bien en rapport avec la vie sacerdotale; cependant nous crûmes devoir décliner l'offre, sachant que ce brave missionnaire, qui était à l'étroit pour le logement, serait assez embarrassé pour accommoder l'évêque et son secrétaire.

Nous avons bien jugé notre compatriote, car ce matin, après la célébration de notre messe, il ne voulut plus nous permettre de retourner à l'hôtel. M. le curé chanta lui-même la grand'messe, et Mgr. donna le sermon que nous trouvâmes un peu long, pour l'espèce d'étuve dans laquelle nous nous trouvions encaissés. Il faut savoir que Jacksonville a été fort maltraitée pendant la dernière guerre, étant tantôt occupée par les fédéraux et tantôt par les sécessionistes,

après des sièges plus ou moins longs, ou les bombardements n'étaient pas épargnés. Or, c'est par l'effet de ces bombardements que l'église catholique fut incendiée et détruite, et depuis lors on a dû se contenter d'une chapelle provisoire, en attendant la construction de la nouvelle église qui n'en est encore qu'à ses fondations.

Les vêpres se chantant à 5 h., pendant que l'évêque avec son secrétaire était aller faire quelques visites, le curé voulut bien nous conduire aux endroits les plus remarquables de la ville. Nous visitâmes d'abord son couvent, qui est tenu par des Sœurs de Jésus-Marie, qui sont presque toutes des Françaises. C'est une superbe construction, avec larges vérandas, chambres spacieuses, etc., comme il en faut dans ses chaudes régions. Comme nous étions arrêtés un instant sous une des vérandas, toute ombragée par de magnifiques Chênes verts, *Quercus virens*, dont les feuilles simples, lancéolées, ovales, sont persistantes, c'est-à-dire ne tombent pas chaque automne, nous remarquâmes que les branches de ces Chênes portaient en assez grande quantité cette mousse noirâtre que nous avons observée attachée à tous les arbres des forêts des bords de la mer dans ces contrées. Nous en détachâmes quelques pieds dans l'espérance de pouvoir identifier la plante. Mais nul moyen d'y parvenir; il n'y avait ni racine, ni fleur, à aucun des pieds que nous parvinmes à isoler. Nous reconnûmes bien de suite que ce n'était pas une mousse; mais dans quelle famille des plantes phanérogames la ranger, nous manquions des données suffisantes pour le déterminer. Comment appelez-vous cette plante, demandâmes-nous à la supérieure?—C'est la *Spanish Moss*, répondit-elle; en certains endroits on en fait un article d'exportation.—Mais dans quel but?—Elle remplace le crin dans les bourrures des chaises, sofas, et autres meubles. On lui fait subir une certaine fermentation qui la débarasse de la partie tendre de ses tissus, et il n'en reste plus que l'axe principal qui ressemble assez à un gros crin.—Oh! nous y sommes, nous dîmes-nous alors, c'est la *Tillandsia usneoides*, qui n'a pas de représentant dans notre flore, mais que nous connaissons produire cet article de commerce connu sous le nom de *crin*

végétal, et dont les meubliers font un assez grand usage. Les graines de cette plante, retenues par l'humidité sur l'écorce d'un arbre quelconque, y germent en peu de temps, et émettent des tiges couvertes de nombreuses petites écailles et portant des feuilles opposées, presque semblables au reste de la tige, puis donnant à l'extrémité des fleurs verdâtres, avec calice, corolle, etc. ; la plante se nourrit exclusivement de l'humidité de l'air ambiant, sans adhérer au sol par des racines, ni aux arbres qui la portent par des crampons ou suçoirs, comme c'est le cas pour un grand nombre de plantes parasites.

Les bonnes Sœurs parurent contentes de nous montrer, comme souvenir du Canada, une chambre qu'elles appellent "la chambre de Mad. Joly" ; c'est que la mère du représentant de Lotbinière est déjà venue passer deux hivers dans ce couvent.

Jacksonville qui est située sur la rive gauche du fleuve St. Jean, est une jolie petite ville, d'un avenir des plus promettants, en raison de sa situation centrale. On parle même d'en faire prochainement la capitale de l'État, par ce que Talahassee se trouve trop loin du centre. La partie qui borde le fleuve, qui a le plus souffert des désastres du siège, est en voie de se refaire, par des constructions plus vastes et plus riches que celles qui ont été détruites.

A 5h. se fit l'office du soir, avec grand concours des fidèles. Comme nous étions décidé à prendre dès le lendemain le steamer pour Savannah et New-York, et que l'atmosphère, sillonnée de mille éclairs, semblait nous annoncer un orage prochain, vers les neuf heures, nous primes congé du curé de Jacksonville et de Mgr Vérot, pour nous retirer de suite sur le steamer qui devait partir à 2h. du matin.

Mr. Gaboury est un jeune prêtre, natif de la Présentation, diocèse de St. Hyacinthe. Étant veuu ici pour raison de santé, il se décida à s'y fixer permanemment. La position qu'il s'est faite ici est assez agréable, à ce que nous avons pu voir, et quoique Américain depuis plusieurs années déjà, il est encore tout Canadien par le cœur et les sentiments.

Nous saisismes avec joie l'occasion qui s'offrait à nous de faire la connaissance de Mgr. Vérot. Ce que les journaux nous avaient rapporté de la conduite de ce prélat au concile du Vatican, joint aux mille remarques qu'on nous avait faites à son sujet, avait vivement piqué notre curiosité ; et nous nous appliquâmes de suite à reconnaître jusqu'à quel point les opinions que nous nous étions formées sur son compte, pouvaient être exactes ou erronées. Nous devons reconnaître, en somme, qu'il a plus gagné dans notre opinion pour avoir été connu qu'il n'y a perdu. Le professeur de théologie au Séminaire de Baltimore, qui pendant 14 ans prêcha l'infaillibilité du pape, et qui après avoir fait la recontre de Mgr. Dupanloup, laissa là ses anciennes théories, pour adopter les idées extrêmes des anti-infaillibilistes, nous avait paru, en imagination, un tout autre homme que celui que nous avons rencontré. C'est un prélat de beaucoup d'études et de vastes connaissances, mais nous avons cru voir qu'il avait beaucoup plus de mémoire que de jugement. " Au dernier Concile plénier de Baltimore, nous disait un évêque Américain, après Mgr. Spalding, la plus grande somme de science théologique se trouvait certainement en Mgr. Vérot." Ses 14 années de professorat, aidées de son heureuse mémoire, pouvaient facilement le mettre en état de citer de nombreuses autorités sur les questions débattues, mais nous inclinons à croire qu'en dehors des sentiers battus, son jugement peut souvent lui faire faire fausse route. C'eserait, diraient nos marins, un bon voilier, mais sujet à prendre des *shears* en certaines circonstances. Disons toutefois à sa louange, qu'il fit sans peine sa soumission au décret du concile, et que c'est un ecclésiastique d'une vie tout-à-fait sacerdotale, qui va même jusqu'au rigorisme, lorsqu'il ne s'agit que de lui-même.

A BORD DU STEAMER *Catherine Whiting*, en route de
SAVANNAH A NEW-YORK, 13 Juin, 1871.

La mer.—A bord du Nick King.—Les cousins.—Palmiers.—Pêche : crabes pour appas.—Un Requin — Poissons volants. — Fernandina.—Oiseaux ; Alligators.—Brunswick.—Savannah.—La Panguia incineralis.—Pêche : un Goryphène.—Les démocrates : Grant.—L'annexion du Canada.—Un commencement de tempête.—Arrivée a New-York.

Nous tenions à goûter de la navigation océanique, et, après quatre jours seulement, nous en sommes déjà rassasié. L'immense étendue de la plaine liquide qui ne présente de tous côtés qu'un horizon qui se confond avec le ciel; le peu d'étendue du vaisseau qui nous porte, relativement aux éléments sans fins qui l'environnent; la route qu'il se trace, en apparence d'une manière si aisée, sur l'abîme sans fond sur lequel il est suspendu; ces vagues menaçantes qui, prêtes à l'engloutir, s'abaissent devant sa nef ou lui livre passage à travers leurs flancs; ces éclairs dans le lointain, qui après avoir sillonné la nue vont se perdre dans l'onde, sans qu'on entende souvent les tonnerres qui les accompagnent; oui! la mer, avec son calme, ses tempêtes, son isolement, ses voix particulières, ses écumes, ses courants, ses poissons, ses oiseaux, etc., etc., et surtout son immensité qui semble ne reconnaître d'autres bornes que le firmament, a quelque chose d'impressionnant, d'émouvant, pour celui qui la voit pour la première fois; on se plaît à considérer l'immensité qui se déploie devant soi; on aime à se recueillir, à rêver, en face de ces objets sans limites connues qui nous environnent; mais après quelques jours, si les quelques variantes qu'elle présente ont eu occasion de se montrer, la mer n'offre plus qu'une ennuyeuse monotonie; elle sera aujourd'hui ce qu'elle était hier ou le jour d'avant; le vent viendra de l'Est ou de l'Ouest, il sera plus ou moins fort, le Soleil s'enfoncera dans l'eau ou se cachera derrière des nuages, le calme succédera à l'agitation, et l'agitation au calme, et ce sera toujours à recommencer. Sans être insensible au grandiose, au sublime parfois, de ces scènes de la mer, nous avouons n'être pas assez poète pour soutenir notre enthousiasme.

siasme après des répétitions se succédant à des intervalles si rapprochés, et sans variations bien sensibles dans les décors; et malgré nous, l'ennui vient nous forcer à chercher ailleurs des distractions. Nous nous rabattons alors sur nos livres, ou nous complétons nos notes de voyage par des renseignements puisés dans des conversations avec nos compagnons de route.

Vendredi, 9 Juin.—Comme le bateau à vapeur qui devait nous conduire de Jacksonville à Savannah partait à 1h. ce matin, nous allâmes vers les 9 heures hier soir, nous installer dans notre cabine. Nous étions d'autant plus pressé de ne pas tarder davantage, que de gros nuages noirs à l'horizon, sillonnés par des éclairs sans nombre, et poussés par un vent d'Ouest extraordinaire, nous annonçaient un orage plus sérieux que tous ceux que nous avons eus dans la journée. Nous prîmes donc congé de Mgr. Vérot et de Mr. l'abbé Gaboury vers les 8 $\frac{1}{2}$ h., pour nous rendre à bord du *Nick King* qui devait nous transporter à Savannah, car les lignes régulières de New-York, de Baltimore, etc., ont leur terminus à Savannah, et il faut là changer de vaisseau pour la Floride.

Il y avait déjà un monde considérable à bord du bateau, lorsque nous y arrivâmes. On nous assigna la cabine N^o 2, qui nous parut assez bien située; mais il nous fallut consentir à prendre un compagnon pour cette nuit seulement. C'était un homme à stature colossale, qui se rendait dans le bas du fleuve, que nous devons atteindre vers 5h. du matin. Il est certain, dîmes-nous à ce compaguon, que si la guerre se déclare entre nous, nous n'en serons point les provocateurs, car tout indique que nous n'aurions rien à y gagner. Heureusement pour nous que malgré ses manières rudes et peu façonnées, cet homme se trouva être d'une délicatesse extrême, évitant tout ce qui aurait pu nous gêner en quoique ce soit; si bien que malgré la chaleur de la nuit et quelques importuns cousins dans notre cabine, nous pûmes nous livrer au sommeil dont nous sentions grandement le besoin.

La Floride, tout autant que la Géorgie, a l'avantage de

posséder en été des myriades de cousins, qui, sans les précautions que l'on prend ici, rendraient le sommeil de la nuit presque impossible. Mais dans tous les hôtels, de même que dans les maisons particulières, les lits sont entourés de toute part d'une gaze légère qui en refuse l'abord aux sanguinaires diptères, tout en permettant à la fraîcheur de pénétrer jusqu'aux dormeurs.

Vers les 5 heures du matin, des bruits de cables qu'on traînait au dessus de notre tête, joints à des commandements de manœuvre, vinrent nous tirer du sommeil profond dans lequel nous étions plongé. A notre grande surprise, nous reconnûmes que notre compagnon de cabine avait laissé son lit sans que nous nous en fussions aperçu. Nous étions à peine habillé, que déjà le vaisseau était amarré à un quai où il devait attendre la marée pour pouvoir franchir la barre, ce qui ne pourrait se faire que dans une couple d'heures.

Le quai auquel nous étions accosté était sur la rive gauche du St. Jean. Le fleuve, en cet endroit, pouvait avoir à peu près la largeur du St. Laurent vis-à-vis Québec. Nous ignorons le nom du poste où nous étions arrêté; probablement qu'il tire son importance des établissements de l'intérieur, car il ne se compose que de deux maisons sur la rive.

Des deux côtés du Fleuve, on ne voit partout que terres basses et unies, en partie couvertes de longues herbes, et bordées de Palmiers à quelque distance du rivage.

Pendant qu'un certain nombre de voyageurs s'arment de lignes pour se livrer à la pêche, nous enfilons le quai pour examiner les Palmiers et les autres plantes du rivage.

Ces Palmiers sont des *Chamacrops Palmetto*, Michaux; ils mesurent de 40 à 50 pieds de hauteur. Comme ils ne portent de feuilles qu'à leur sommet, les massifs de ces arbres présentent un coup d'œil tout différent de ceux de nos forêts du Nord. Les feuilles, de 5 à 6 pieds de longueur, sont palmées, flabelliformes; elles sont employées pour la confection des chapaux, paniers, éventails, etc. Le bois de ce Palmier est presque incorruptible dans l'eau salée, aussi

est-il presque exclusivement employé dans la construction des quais. C'est la seule essence dans ces contrées que n'attaque pas le *Teredo navalis*, ce terrible mollusque qui cause de si redoutables dégâts aux vaisseaux en bois non doublés de métal, qui fréquentent les mers tropicales.

Tous les quais sont couverts d'une multitude de petits Crabs du genre *Pagurus*, nos pêcheurs s'en saisissent pour appâter leurs lignes. Il est étonnant qu'avec une semblable conformation, ces petits animaux puissent grimper sur des poteaux ou des rochers perpendiculaires.

Nous voyons d'jà étalés sur le pont 5 à 6 beaux poissons de la forme à peu près de l'Achigan, mais beaucoup plus gros, et rayés transversalement de bandes noirâtres. Ces poissons mordent à l'appas avec une voracité bien agréable pour les amateurs de la pêche.

(A continuer).



UNE LETTRE DE LA FLORIDE

Nos lecteurs liront avec plaisir, pensons-nous, la lettre suivante que nous venons de recevoir de notre ami, Mr. A. Lechevallier, l'habile naturaliste Montréalais, actuellement en excursion en Floride.

FERNANDINA, FLORIDE, 3 Juin 1872.

Mr. l'abbé Provancher, rédacteur
du *Naturaliste Canadien*, Québec.

Cher Monsieur,—Ayant appris que vous avez annoncé dans votre journal, voilà quelques mois, mon départ pour la Floride, je profite du peu de repos que je trouve ici pour vous en remercier, et pour vous donner en même temps quelques détails sur mon voyage qui a été des plus intéressants.

De New-York, je me suis rendu par mer à Charleston, Caroline du Sud ; de cette ville les chemins de fer m'ont conduit à Augusta, Géorgie, où j'ai passé deux semaines. J'ai été assez heureux pour me procurer là l'Aigle de Washington, *Haliaetus Washingtonii*, Audubon, sujet extrêmement rare, et quelques autres bons spécimens que j'ai tués dans les environs de cette ville.

D'Augusta, je me suis rendu à Savannah, Géorgie, et de cette ville à Cedar Keys, Floride, sur le Golfe du Mexique, toujours par chemins de fer. A Cedar Keys, j'ai loué une petite embarcation avec 2 hommes pour explorer la côte du Golfe, jusque près de Key West, où je me suis arrêté pour revenir sur mes pas

J'ai visité cap Sable et toutes les rivières et les immenses baies qui bordent le Golfe, telles que St. Martin's Keys, Cristal River, Clear Water Harbour, Tampa Bay, Manatee, Sarassot Bay, Gasparilla, Bocca Grande, Charlotte Harbour, Pine Key, Mayaka River, Punta Garda, Alligator Creek, Bocca Captiva, Cap Romano, Chokoliska River, Pavillon Keys, Ten thousand Islands, Cap Sable, etc., etc

J'ai pénétré dans les contrées les plus désertes où l'homme met rarement le pied, si ce n'est l'Indien ; j'ai rencontré dans ces profondes solitudes, où règne le silence de la mort, des sujets rares et très intéressants, tels que *Spoon-bill* (*Spatula clypeatus*), la Spatule rose (*Platalea Ajaja*), le Man of War ou Frégate (*Tachypetes Aquilus*), le Pélican brun (*Pelicanus fuscus*) etc., etc., des Alligators monstrueux, des poissons on ne peut plus curieux etc., etc. Au milieu de ce désert contenant tant de richesses, j'étais comme l'avare près d'un trésor, travaillant jour et nuit. Je fis ample provision de chaque espèce et d'un énorme barril d'œufs qui feront à la fois l'ornement et l'orgueil de nos musées du Canada.

Voilà le beau côté de la médaille ; quant au revers, le temps me manque pour vous l'expliquer ; disons seulement que les fatigues et la mauvaise nourriture n'ont pas manqué, et que les chaleurs sont extrêmes dans ces contrées. Les

eaux du Golfe sont aussi parfois de mauvaise humeur : j'ai perdu une fois toutes mes provisions, une grande partie de mes effets et bien failli me noyer ; mais le feu sacré reste là et l'amour du métier fait oublier tout cela. Seulement je me souviendrai longtemps qu'il n'est pas prudent de s'engager dans de telles excursions avec une trop petite embarcation.

Je suis rentré à Cedar Keys le 4 Juin vers 5 h. P. M. ; je quittais cette place le 5 à 10 h. A. M., par chemin de fer, pour Fernandina, distance de 157 milles, où j'arrivais le même jour à 11 h. P. M. Fernandina est sur la rive de l'Océan. J'attends ici le départ du steamer pour New York, où j'espère être le 20 Juin, et le 23 ou le 24 à Montréal ; où je serais heureux de recevoir votre visite lorsque vos affaires vous appelleront dans cette ville.

Adieu. Je vous quitte et demeure tout à vous,

A. LECHEVALLIER,

Naturaliste Voyageur.

Comme on peut le voir, Mr. Lechevallier n'a pas perdu son temps dans son excursion ; espérons que l'empressement des amateurs et des directeurs de nos institutions d'éducation à faire emplette de ses précieux spécimens fera aussi qu'il n'aura pas perdu ses peines. Tandis qu'ailleurs ce sont les gouvernements ou de riches associations qui défrayent les dépenses d'excursions de ce genre, ici il n'y a que l'initiative individuelle pour y pourvoir. Nous connaissons assez Mr. Lechevallier pour savoir que ses ressources ne lui permettraient guère de semblables entreprises, mais comme il le dit lui-même, il a le feu sacré au cœur, et dussent ses propres affaires en souffrir, il ne peut se soustraire au désir des conquêtes dans le domaine de l'inconnu ou du moins de l'inexploré.

Parmi les intéressantes captures que mentionne Mr. Lechevallier, la plus précieuse et la plus rare, suivant nous, est son Aigle de Washington. Cet Aigle se distingue particulièrement de l'Aigle à tête blanche, l'emblème de la nationalité Américaine, par les écailles de ses tarses, qui sont disposées sur le devant d'une façon qui tranche avec toutes

les autres espèces de ce genre. Découvert par Audubon dans le Kentucky, et décrit et dessiné par lui, sa capture a été toujours si rare que plusieurs ornithologistes en étaient venus à révoquer en doute son existence; mais voilà que notre naturaliste Canadien vient confirmer les données du savant Louisianais. Le musée de l'Académie des Sciences de Philadelphie est le seul, en Amérique, pensons-nous, qui possède un spécimen de ce *rara avis*. De tels spécimens ne valent pas moins de \$100 la pièce.

Nous faisons des vœux pour que quelque-une de nos riches institutions ne laissent pas passer à l'étranger une si précieuse capture.

FAITS DIVERS.

A notre correspondant B, des Trois-Rivières.—Le spécimen transmis était trop détérioré pour pouvoir être identifié; la loupe nous a permis de reconnaître une organisation tout-à-fait insolite. Nous inclinons à croire, comme vous, que c'étaient des parasites attachés à ces poissons. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu en voir à l'état naturel.

Plantes et insectes peu communs.—Nous avons rencontré, au Caprouge, deux plantes bien intéressantes que nous savions se trouver en Canada, mais que nous n'avions encore vues que dans des herbiers. La 1^{ère} est l'Atragène ou Clématite verticillée, *Clematis verticillata*, De Candolle. Elle est en fleurs depuis le 24 mai. Cette Clématite unie à sa sœur la C. de Virginie, feraient de magnifiques ornements de berceaux. La 2^e est le Trioste perfolié, *Triostem perfoliatum*, qui appartient à la famille des Scrophularinées. Entre autres insectes intéressants que nous avons trouvés au même lieu, se rangent: *Carabus Lapilayi* et *Oligonychus sulcatus*, dont nous avons pris plus de 100 spécimens.

Bibliographie.—THE BIRDS OF FLORIDA, by S. C. Maynard. On vient de commencer à Salem, Mass, la publi-

cation de cet important ouvrage. Il paraîtra par livraisons détachées, au prix d'une \$1 chacune. Les 12 livraisons que formera l'ouvrage, formeront un volume in-4 de 300 pages, avec 5 planches coloriées. Le prix de l'ouvrage complet sera de \$10.

—KEY TO N. AMERICA BIRDS, by Elliot Coues, M. D. Voici un autre ouvrage fort important sur l'ornithologie Américaine. Il se compose de 300 pages 8vo impérial, avec 7 planches gravées sur acier et plus de 250 vignettes gravées sur bois. Destiné à servir de Manuel d'Ornithologie, il présente un synopsis de tous les oiseaux d'Amérique tant vivants que fossiles, avec clefs complètes pour la détermination des genres et sous-genres. Il se publie aussi à Salem; le prix en est de \$6, relié en coton.

Température. — Mai s'est rarement montré plus désagréable que cette année. Un temps exceptionnellement froid, activé par un vent d'Est presque sans interruption. Cependant la pluie a été assez rare et peu abondante, ce qui, en bien des endroits, nuira aux foins et aux paturages. La température maxima se rapporte au 18 où elle s'est élevée à 74°, et la minima se trouve au 16 avec 33°.

Végétation. — La végétation est quelque peu en arrière sur celle de l'année dernière. Les fraises étaient en fleurs le 16 Mai, les prunes le 30, les pommes le 8 Juin. Les fraises s'annoncent comme devant être très abondantes, nos cerisiers à grappes montrent une profusion de fleurs, mais les cerisiers des jardins auront à peine quelques fruits. Les pruniers promettent beaucoup, et les pommiers donneront probablement au dessous de la moyenne dans leur rendement, les fleurs ne se montrant en quantité que sur les arbres souffrants ou avariés. Les pommeliers (*Crataegus coccinea* et *punctata*) qui ont tant donné l'année dernière, ne montrent pas une fleur cette année, tandis que les senelliers (*Crataegus tomentosa*) présentent partout des massifs de neige.

Nos remerciements à Mr. Desbarats pour l'envoi de la *Flore du Canada* par Mr. l'Abbé Moyen, qu'il vient d'éditer. Nous l'avons reçue trop tard pour en faire une appréciation dans ce numéro.